

Programme de la Nuit des musées . Samedi 20 mai 2017

Thème traité : la femme.

- Représentation théâtrale par la totalité des élèves volontaires dans la cour du musée Rolin. Accueil des visiteurs (étape 1)
- Puis répartition des élèves en 3 groupes et avancée des visiteurs vers la salle où se trouve Eve (étape 2 à 4)

Étape 1 - Cour intérieure. La première femme (Eve et Pandore)

Dans les textes racontant la création du monde telle que l'imaginent la tradition judéo-chrétienne

Adam et Ève sont les premiers êtres humains créés par Dieu. Leur histoire est racontée dans la Genèse, premier livre de la Bible, mais également dans le Coran.

- ✓ Textes extraits du *Cantique des cantiques*

Il est possible de faire réciter par deux élèves (une fille et un garçon) ces deux extraits qui se répondent ainsi.

Le jeune homme

Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes derrière ton voile. Tes cheveux sont pareils à un troupeau de chèvres bondissant sur les montagnes de Galaad. Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent du lavoir : chacune a sa jumelle, aucune d'elles n'est seule. Tes lèvres sont comme un liseré cramoisi et ta bouche est charmante. Derrière ton voile, ta joue est comme une moitié de grenade. Ton cou est pareil à la tour de David, construite pour être un arsenal : mille boucliers y sont suspendus, tous les boucliers des héros. Tes deux seins sont comme deux faons, comme les jumeaux d'une gazelle qui broutent au milieu des lis. Avant que la brise du jour ne souffle et que les ombres ne fuient, j'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. Tu es toute belle, mon amie, il n'y a aucun défaut en toi. Viens avec moi du Liban, ma chérie, viens avec moi du Liban ! Regarde du sommet de l'Amara, du sommet du Senir et de l'Hermon, des tanières des lions, des montagnes des léopards !

Tu as volé mon cœur, ma sœur, ma chérie ! Tu as volé mon cœur grâce à un seul de tes regards, grâce à un seul des colliers de ton cou. Comme ton amour est beau, ma sœur, ma chérie ! Ton amour est bien meilleur que le vin, le parfum de tes huiles que tous les aromates ! Tes lèvres distillent le miel, ma chérie. Il y a sous ta langue du miel et du lait, et l'odeur de tes habits est pareille à celle du Liban. Tu es un jardin privé, ma sœur, ma chérie, une fontaine fermée, une source réservée. Tes pousses sont un jardin de grenadiers aux fruits les meilleurs. On y trouve réunis du henné et du nard, nard et safran, roseau aromatique et cinnamome, toutes sortes d'arbres à encens, myrrhe et aloès, tous les principaux aromates. Tu es la source des jardins, un puits d'eau vive qui coule du Liban .

La jeune femme

Mon bien-aimé est blanc et vermeil, on le remarque au milieu des dizaines de milliers. Sa tête est d'or pur. Ses boucles sont flottantes, noires comme le corbeau. Ses yeux sont pareils à des colombes au bord des ruisseaux : ils baignent dans le lait, ils reposent au sein de l'abondance. Ses joues sont comme un parterre d'aromates, ce sont des amas d'épices. Ses lèvres sont comme des lis d'où coule la myrrhe. Ses mains sont des anneaux d'or garnis de chrysolithes. Son ventre est d'ivoire poli, couvert de saphirs. Ses jambes sont des colonnes de marbre blanc posées sur des bases en or pur. Son aspect est aussi majestueux que le Liban, aussi distingué que ses cèdres. Son palais n'est que douceur et toute sa personne est désirable. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem !

- ✓ **Texte pour le personnage de Pandore dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode**

Il faudra certainement couper certains passages du texte.

« Fils de Japet, toi qui l'emportes sur tous en sagesse,
Tu es fier de m'avoir trompé, d'avoir pris la flamme -
Pour ton grand malheur et celui des hommes à naître.
Je donnerai, en place du feu, un mal qui ravisse
L'âme des hommes qui chériront ainsi leur misère. »
Il se tut. Et de rire le père des dieux et des hommes.
Il invita le célèbre Héphaïstos à pétrir au plus vite
De la glaise et de l'eau, à y mettre une voix humaine
Et de la force, à y joindre un visage divin de déesse,
Une charmante beauté virginale. Athéna, par la suite,

Lui apprendrait les travaux du tissage aux couleurs innombrables.
Et l'Aphrodite d'or répandrait sur son front la grâce,
Le désir douloureux, les soucis qui rongent les membres.
Il donna l'ordre à Hermès, messager au sillage splendide,
De la doter d'une âme de chienne, de mœurs surnois.
Le souverain Cronide se tut. Et tous obéirent.
Aussitôt, l'illustre Boiteux façonna dans la terre
- Zeus le voulant – un être semblable à la vierge pudique ;
Et Athéna aux yeux de chouette noua sur sa taille
Une ceinture ; Persuasion, les Charites divines
Lui attachèrent des colliers d'or, cependant que les Heures
Aux magnifiques cheveux lui tressaient des fleurs printanières.
Et Pallas Athéna, sur son corps, apprêta la parure.
Dans sa poitrine, le Messager au sillage splendide
Forgea des mots mensongers et trompeurs, des manières surnois,
Comme Zeus grondant le voulait. Le héraut mit en elle
Une voix, et nomma cette femme du nom de Pandore.[...]
Or, la race des hommes vivait jadis sur la terre
A l'écart et loin de tout mal, à l'écart des souffrances,
Des maladies douloureuses qui portent les Kères à l'homme [...]
Mais la femme prit la jarre, et, ôtant le couvercle,
Les répandit, préparant pour les hommes des peines funestes. [...]
D'innombrables souffrances s'en vont errant chez les hommes,
Et la terre est pleine de maux et la mer en est pleine.
Les maladies, de jour, de nuit, fréquentent les hommes,
D'elles-mêmes, portant aux humains mortels des souffrances
Silencieuses, car Zeus les a privées de parole.

Étape 2 - Opposition de la jeunesse (Eve) avec la femme âgée. Salle du XVII^e siècle

- Les élèves récitent différents poèmes qui opposent la jeunesse à la vieillesse devant un tableau de Van de Venne, *Portrait de femme âgée*.



✓ Poèmes retenus sur la femme âgée

Poème de Pierre de Ronsard « Quand vous serez bien vieille »

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et fantôme sans os :
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1578

Poème de Raymond Queneau, « Si tu t'imagines »

Si tu t'imagines
si tu t'imagines
fillette fillette
si tu t'imagines
xa va xa va xa
va durer toujours
la saison des za
la saison des za
saison des amours
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

Si tu crois petite
si tu crois ah ah
que ton teint de rose
ta taille de guêpe
tes mignons biceps
tes ongles d'émail
ta cuisse de nymphe
et ton pied léger
si tu crois petite
xa va xa va xa va
va durer toujours
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

les beaux jours s'en vont
les beaux jours de fête
soleils et planètes
tournent tous en rond
mais toi ma petite
tu marches tout droit
vers que tu vois pas
très sournois s'approchent
la ride véloce
la pesante graisse
le menton triplé
le muscle avachi
allons cueille cueille
les roses les roses
roses de la vie
et que leurs pétales
soient la mer étale
de tous les bonheurs
allons cueille cueille

si tu le fais pas
ce que tu te goures
fillette fillette
ce que tu te goures

Poème de Pierre Corneille, « A la Marquise »

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise.
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

✓ **Poèmes sur la jeune femme**

A opposer au poème précédent de Ronsard sur la femme âgée : « Mignonne, allons voir si la rose »

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautés laissé choir !
Ô vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Victor Hugo, « Rencontre », *Les Contemplations*

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive ;
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive.
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

Victor Hugo, « Dansez, les petites filles », *L'Art d'être grand-père*

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites reines,
Toutes en rond.
Les amoureux sous les frênes
S'embrasseront.

Dansez, les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

Dansez, les petites femmes,
Toutes en rond.
Les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

Étape 3 - Vision sociale de la femme au XIX^e siècle



- **Tableaux : *Blanchisseuses dans une rue de Paris*, Léon-Albert Hayon (1840-1885) et *Portrait d'une femme bourgeoise*, Edouard-Louis Dubufe (1819-1883)**



✓ Texte pour le portrait de l'ouvrière agricole

Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (premier texte de l'année étudié en classe en lecture analytique). Le texte se prête à une mise en voix à plusieurs (un élève dans le rôle du narrateur, plusieurs élèves pour le dialogue, une élève dans le rôle muet de Catherine Leroux).

Le cadre d'une foire agricole fournit à Gustave Flaubert l'occasion de restituer les mœurs de la province. Lors de la distribution des prix, on appelle Catherine Leroux, gratifiée d'une médaille d'argent « pour cinquante-quatre ans de service dans une même ferme ».

« Où est-elle, Catherine Leroux ? répéta le Conseiller.

Elle ne se présentait pas, et l'on entendait des voix qui chuchotaient :

- Vas-y !

- Non.

- A gauche !

- N'ai pas peur !

- Ah ! qu'elle est bête !

- Enfin y est-elle ? s'écria Tuvache.

- Oui !... la voilà !

- Qu'elle approche donc !

Alors on vit s'approcher sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif , et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidité monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du Conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.

- Approchez, vénérable Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux ! dit M. le Conseiller, qui avait pris des mains du président la liste des lauréats.

IIème partie, chapitre 8

✓ **Textes pour le portrait de la blanchisseuse**

Émile Zola, *L'Assommoir* : Gervaise se rend au lavoir et discute avec Mme Boche. Le premier extrait décrit le hangar dans lequel les femmes lavent le linge ; le second montre Gervaise en action.

Premier extrait

C'était un immense hangar, à plafond plat, à poutres apparentes, monté sur des piliers de fonte, fermé par de larges fenêtres claires. Un plein jour blafard passait librement dans la buée chaude suspendue comme un brouillard laiteux. Des fumées montaient de certains coins, s'étalant, noyant les fonds d'un voile bleuâtre. Il pleuvait une humidité lourde, chargée d'une odeur savonneuse; et, par moments, des souffles plus forts d'eau de javelle dominaient. Le long des batteries, aux deux côtés de l'allée centrale, il y avait des files de femmes, les bras nus jusqu'aux épaules, le cou nu, les jupes raccourcies montrant des bas de couleur et de gros souliers lacés. Elles tapaient furieusement, riaient, se renversaient pour crier un mot dans le vacarme, se penchaient au fond de leurs baquets, ordurières, brutales, dégingandées, trempées comme par une averse, les chairs rougies et fumantes. Autour d'elles, sous elles, coulait un grand ruissellement, les seaux d'eau chaude promenés et vides d'un trait, les robinets d'eau froide ouverts, pissant de haut, les éclabousses des battoirs, les égouttures des linges rincés, les mares où elles pataugeaient s'en allant par petits ruisseaux sur les dalles en pente. Et, au milieu des cris, des coups cadences, du bruit murmurant de pluie, de cette clameur d'orage s'étouffant sous le plafond mouillé, la machine à vapeur, à droite, toute blanche d'une rosée fine, haletait et ronflait sans relâche, avec la trépidation dansante de son volant qui semblait régler l'énormité du tapage. Cependant, Gervaise, à petits pas, suivait l'allée, en jetant des regards à droite et à gauche. Elle portait son paquet de linge passé au bras, la hanche haute, boitant plus fort, dans le va et vient des laveuses qui la bouscuaient.

Deuxième extrait (on peut imaginer une mise en voix à deux élèves + un narrateur)

« Eh! par ici, ma petite! cria la grosse voix de madame Boche.

Puis, quand la jeune femme l'eut rejointe, à gauche, tout au bout, la concierge, qui frottait furieusement une chaussette, se mit à parler par courtes phrases, sans lâcher sa besogne.

- Mettez-vous là, je vous ai gardé votre place... Oh! je n'en ai pas pour longtemps. Boche ne salit presque pas son linge... Et vous? ça ne va pas traîner non plus, hein? Il est tout petit, votre paquet. Avant midi, nous aurons expédié ça, et nous pourrons aller déjeuner... Moi, je donnais mon linge à une blanchisseuse de la rue Poulet; mais elle m'emportait tout, avec son chlore et ses brosses. Alors, je lave moi-même. C'est tout gagné. Ça ne coûte que le savon... Dites donc, voila des chemises que vous auriez du mettre à couler. Ces gueux d'enfants, ma parole! ça a de la suie au derrière. »

Gervaise défaisait son paquet, étalait les chemises des petits; et comme madame Boche lui conseillait de prendre un seau d'eau de lessive, elle répondit:

- Oh! non, l'eau chaude suffira... Ça me connaît. »

Elle avait trié le linge, mis a part les quelques pièces de couleur. Puis, après avoir empli son baquet de quatre seaux d'eau froide, pris au robinet, derrière elle, elle plongea le tas du linge blanc; et, relevant sa jupe, la tirant entre ses cuisses, elle entra dans une boîte, posée debout, qui lui arrivait au ventre.

- Ça vous connaît, hein? répétait madame Boche. Vous étiez blanchisseuse dans votre pays, n'est ce pas, ma petite?

Gervaise, les manches retroussées, montrant ses beaux bras de blonde, jeunes encore, à peine roses aux coudes, commençait à décrasser son linge. Elle venait d'étaler une chemise sur la planche étroite de la batterie, mangée et blanchie par l'usure de l'eau; elle la frottait de savon, la retournait, la frottait de l'autre côté. Avant de répondre, elle empoigna son battoir, se mit à taper, criant ses phrases, les ponctuant à coups rudes et cadencés.

- Oui, oui, blanchisseuse... A dix ans... Il y a douze ans de ça... Nous allions à la rivière... Ça sentait meilleur qu'ici... Il fallait voir, il y avait un coin sous les arbres... avec de l'eau claire qui courait... Vous savez, à Plassans... Vous ne connaissez pas Plassans?... près de Marseille?

- C'est du chien, ça! s'écria madame Boche, émerveillée de la rudesse des coups de battoir. Quelle mâtine! elle vous aplatirait du fer, avec ses petits bras de demoiselle! »

La conversation continua, très haut. La concierge, parfois, était obligée de se pencher, n'entendant pas. Tout le linge blanc fut battu, et ferme! Gervaise le replongea dans le baquet, le reprit pièce par pièce pour le frotter de savon une seconde fois et le brosser. D'une main, elle fixait la pièce sur la batterie; de l'autre main, qui tenait la courte brosse de chiendent, elle tirait du linge une mousse salie, qui, par longues bavures, tombait. Alors, dans le petit bruit de la brosse, elles se rapprochèrent, elles causèrent d'une façon plus intime.

Deuxième texte - Gustave Flaubert, *Madame Bovary* : ce texte met en lumière la déception d'Emma, mariée au médecin Charles Bovary. Si ce dernier semble heureux, ce n'est pas le cas pour le personnage éponyme qui souffre d'une vie routinière. Le texte peut se prêter à une mise en voix à plusieurs : un élève pour le point de vue d'Emma, un élève pour le narrateur.

La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. Il n'avait jamais été curieux, disait-il, pendant qu'il habitait Rouen, d'aller voir au théâtre les acteurs de Paris. Il ne savait ni nager, ni faire des armes, ni tirer le pistolet, et il ne put, un jour, lui expliquer un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman.

Un homme, au contraire, ne devait-il pas, tout connaître, exceller en des activités multiples, vous initier aux énergies de la passion, aux raffinements de la vie, à tous les mystères ? Mais il n'enseignait rien, celui-là, ne savait rien, ne souhaitait rien. Il la croyait heureuse ; et elle lui en voulait de ce calme si bien assis, de cette pesanteur sereine, du bonheur même qu'elle lui donnait. [...]

Emma, d'autre part, savait conduire sa maison. Elle envoyait aux malades le compte des visites, dans des lettres bien tournées qui ne sentaient pas la facture. Quand ils avaient, le dimanche, quelque voisin à dîner, elle trouvait moyen d'offrir un plat coquet, s'entendait à poser sur des feuilles de vigne les pyramides de reines-claude, servait renversés les pots de confitures dans une assiette, et même elle parlait d'acheter des rince-bouche pour le dessert. Il rejaillissait de tout cela beaucoup de considération sur Bovary.

Charles finissait par s'estimer davantage de ce qu'il possédait une pareille femme. Il montrait avec orgueil, dans la salle, deux petits croquis d'elle, à la mine de plomb, qu'il avait fait encadrer de cadres très larges et suspendus contre le papier de la muraille à de longs cordons verts. Au sortir de la messe, on le voyait sur sa porte avec de belles pantoufles en tapisserie.

Il rentrait tard, à dix heures, minuit quelquefois. Alors il demandait à manger, et, comme la bonne était couchée, c'était Emma qui le servait. Il retirait sa redingote pour dîner plus à son aise. Il disait les uns après les autres tous les gens qu'il avait rencontrés, les villages où il avait été, les ordonnances qu'il avait écrites, et satisfait de lui-même, il mangeait le reste du miroton, épluchait son fromage, croquait une pomme, vidait sa carafe, puis s'allait mettre au lit, se couchait sur le dos et ronflait.

Troisième texte - Gustave Flaubert, *Madame Bovary* : l'extrait met en lumière les rêves romantiques d'Emma Bovary.

Au galop de quatre chevaux, elle était emportée depuis huit jours vers un pays nouveau, d'où ils ne reviendraient plus. Ils allaient, ils allaient, les bras enlacés, sans parler. Souvent, du haut d'une montagne, ils apercevaient tout à coup quelque cité splendide avec des dômes, des ponts, des navires, des forêts de citronniers et des cathédrales de marbre blanc, dont les clochers aigus portaient des nids de cigognes. On marchait au pas à cause des grandes dalles, et il y avait par terre des bouquets de fleurs que vous offraient des femmes habillées en corset rouge. On entendait sonner des cloches, hennir des mulets, avec le murmure des guitares et le bruit des fontaines, dont la vapeur s'envolant rafraîchissait des tas de fruits, disposés en pyramides au pied des statues pâles, qui souriaient sous les jets d'eau. Et puis ils arrivaient, un soir, dans un village de pêcheurs, où des filets bruns séchaient au vent, le long de la falaise et des cabanes. C'est là qu'ils s'arrêteraient pour vivre : ils habiteraient une maison basse à toit plat, ombragée d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer. Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient en hamac ; et leur existence serait facile et large comme leurs vêtements de soie, toute chaude et étoilée comme les nuits douces qu'ils contemplerait. Cependant, sur l'immensité de cet avenir qu'elle se faisait apparaître, rien de particulier ne surgissait : les jours, tous magnifiques, se ressemblaient comme des flots ; et cela se balançait à l'horizon infini, harmonieux, bleuâtre et couvert de soleil. Mais l'enfant se mettait à tousser dans son berceau, ou bien Bovary ronflait plus fort, et Emma ne s'endormait que le matin, quand l'aube blanchissait les carreaux et que déjà le petit Justin, sur la place, ouvrait les auvents de la pharmacie.

Étape 4 : Donation Frénaud

➤ **Tableau d'Estève : Hommage à Jean Fouquet (portrait d'Agnès Sorel transformée en vierge Marie)**

André Frénaud est né le 26 juillet 1907 à Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire). Après des études secondaires à Dijon, il poursuit dans les voies de la Philosophie et du Droit à Paris. Il est en 1930 lecteur de français à l'Université de Lwów (en Pologne à cette époque), voyage en Russie, Espagne et Italie. Il entre en 1937 dans une administration publique qu'il ne quittera qu'en 1967.

LA FEMME DE MA VIE

*Mon épouse ma loyale étoffe
ma cressonnière mon doux pépin
ma banlieue mon gros gras jardin
mes fesses mes vesses mes paroles
mon chat ou j'enfouis mes besoins
ma gorge de bergeronnette*

*Ma veuve mon essaim d'helminthes
mes boules de pain pour mes mains*

*pour ma tripe sur tous mes chemins
mon feu bleu où je cuis ma haine
ma bouteille mon cordial de nuit
mon torchon pour essuyer ma vie
l'eau qui me lave sans se tacher*

*Ma brune ou blanche ma moitié
nous n'aurions fait qu'une couleur
qu'un soleil lune à tout casser
à tous les deux par tous les temps*

*si un jour je t'avais connue
si tu avais été.*

(André Frénaud)



➤ Poème de Frénaud : « la femme de ma vie ».

